

FILMS GRAND HUIT
PRÉSENTE

Un implacable thriller d'espionnage.

LE NOUVEL OBS



63^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2024
FILM D'OUVERTURE

LES ADAM BESSA FANTÔMES

UN FILM DE
JONATHAN MILLET

TAWFEEK BARHOM JULIA FRANZ RICHTER HALA RAJAB

PRODUIT PAR PAULINE SEIGLEND - FILMS GRAND HUIT SCÉNARIO JONATHAN MILLET FLORENCE ROCHAT IMAGE OLIVIER BOONJING MONTAGE LAURENT SENECHAL SON WICOLAS WASCHKOWSKI
TOBIAS FLEIG SIMON APOSTOLIDOU MUSIQUE ORIGINALE VOJKSEK DECORS ESTHER MYSTUS COSTUMES ANNE SOPHIE BLEEDHILL CO-PRODUIT PAR NICOLE GERHARDS NIKO FILM JULIE ESPARRES
HÉLICOPTRE - VOD - BEV - SHELTER PROD PRODUCTEUR ASSOCIÉ LIONEL MASSOL EN ASSOCIATION AVEC MEMENTO DISTRIBUTION MK2 FILMS COPNOVA 20 CINEAVE 5 CINEMAGE 18 INDEFILMS 12
AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ ARTE FRANCE CINÉ+ AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION GAN EURIMAGES RÉGION GRAND EST STRASBOURG EUROMETROPOLE DANS LE CADRE DU
CONTRAT TRIENNAL STRASBOURG CAPITALE EUROPÉENNE 2021-2023 RÉGION BRETAGNE CNC PROCIREP ET ANGDA FILMFÖRDERUNGSANSTALT MEDIENBOARD BERLIN-BRANDENBURG
TAXSHELTER.BE ING LE TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE VENTES INTERNATIONALES MK2 FILMS DISTRIBUTION MEMENTO DISTRIBUTION © 2024 INDEFILMS 12



cineworx gmbh

«Les fantômes»

Un film de Jonathan Millet

Date de sortie en Suisse romande: 10 juillet 2024

Date de sortie en Suisse alémanique: TBA

Long métrage, France, 2024

DCP, Couleur, 105 min

Langue: VO: arabe, français

ST: français

CONTACT

Presse

Eric Bouzigon

eric@filmsuite.ch

+ 41 79 320 63 82

www.filmsuite.ch

Distributeur

Cineworx GmbH

info@cineworx.ch

+41 61 261 63 70

www.cineworx.ch

1. Synopsis

Strasbourg, aujourd'hui. Hamid explore méthodiquement la ville. Il est l'un des membres de la cellule Yaqaza, une organisation secrète de citoyens syriens qui poursuivent les criminels de guerre cachés en Europe. Il suit la piste de son ancien bourreau dont il n'a jamais vu le visage. Sur une intuition, il se met à suivre un homme, jusqu'à l'obsession.

Après le documentaire « Ceuta, douce prison » sélectionné dans plus de 60 festivals internationaux, le cinéaste Jonathan Millet signe avec « Les fantômes » un premier long métrage brillant et marquant, inspiré par des faits réels. Ce film coup de poing qui ne laisse pas indifférent a ouvert la Semaine de la Critique à Cannes cette année.



2. Biographie de Jonathan Millet

Après des études de philosophie, Jonathan Millet part de longues années filmer des pays lointains ou inaccessibles pour des banques de données d'images. Seul avec sa caméra, il traverse et filme une cinquantaine de pays (Iran, Soudan, Pakistan, Amérique du Sud, Proche-Orient et Afrique). On l'encourage surtout à aller dans les régions les plus reculées. Il commence ainsi à apprendre à saisir les visages, les espaces, à retranscrire une atmosphère en quelques plans.

Après cette expérience, Il réalise le long métrage documentaire « Ceuta, douce prison » sélectionné dans plus de 60 festivals internationaux puis « Dernières nouvelles des étoiles », tourné en Antarctique et « La disparition » tourné en Amazonie. Il réalise ensuite plusieurs courts métrages sélectionnés dans de nombreux festivals (Clermont-Ferrand, Pantin, Palm Springs, Brest...) dont « Et toujours nous marcherons » sélectionné aux César en 2018 et le moyen métrage « La veillée », qui bénéficie d'une sortie en salles. La même année il est nommé « Talent en court », « Les fantômes » est son premier long métrage de fiction.



3. Entretien avec Jonathan Millet

Vous avez un parcours atypique : est-ce au fil de vos voyages que vous avez appris à filmer ?

A 18 ans, muni d'une caméra, je pars voyager, sans destination précise. Les pays s'enchaînent et suite à une rencontre du hasard - sur un bateau qui remonte le fleuve Jamuna au Bangladesh - on m'engage pour filmer, seul et quasiment sans contraintes, pour une banque de données d'images. Je me retrouve avec ma caméra à parcourir le monde, on m'encourage surtout à aller dans les régions les plus reculées qui soient. Je traverse et filme l'Iran, le Soudan, le Pakistan, toute l'Amérique du sud, l'Afrique, et le Moyen-Orient. Je commence ainsi à apprendre à saisir les visages, les espaces, à essayer de retranscrire une atmosphère en quelques plans. C'est d'une certaine manière comme ça que j'ai appris à filmer et que je suis devenu cinéaste.

C'est au cours de ces voyages que vous avez vécu en Syrie ?

Oui, vers vingt ans, je me suis installé à Alep où j'ai commencé à apprendre l'arabe et noué de nombreuses amitiés. Quelques années plus tard, la guerre éclate et certains de mes amis d'Alep m'envoient photos et vidéos du conflit et du quartier où je vivais, qui a été complètement détruit pendant la guerre. Ils s'exilent à Istanbul où je les retrouve à plusieurs occasions, au cœur de la communauté syrienne de Turquie, puis en Allemagne. C'est le début de leur long exil que je suis pas à pas. À cette même époque, je tourne mon premier documentaire sur le camp de rétention de Ceuta, au nord du Maroc. Je réalise ensuite un court-métrage de fiction sur l'arrivée à Paris d'un exilé camerounais, inspiré de l'un des personnages du documentaire. Ma boussole est toujours la même, celle de chercher à saisir des destins individuels singuliers, de raconter l'exil à travers des histoires à taille humaine.

Ces années de recherches et de rencontres m'amènent à observer de près les blessures intérieures avec lesquelles voyagent ces exilés, la mémoire de la douleur qu'ils transportent avec eux. C'est cela que je veux alors raconter. J'imagine le faire en documentaire : je séjourne de nombreuses semaines dans un centre de soin pour victimes de guerre et de torture. Je rencontre un grand nombre de Syriens dont j'écoute les récits, de guerre, d'emprisonnement, de torture.

Leur parole est d'une puissance sans égale, mais je ne trouve pas de place juste pour ma caméra. Ce que je cherche quand j'écris, sans rien omettre de la dureté de ces réalités, c'est un

cineworx gmbh

endroit de lumière, d'espoir possible. Que cet espoir se concrétise ou non, cela devient le mouvement du film. Je ne crois pas au drame sans issue, aux situations plombées dont on ne sort pas.

C'est à ce moment-là que vous entendez parler des cellules secrètes, comme celle qui est montrée dans « Les Fantômes » ?

Petit à petit, au fil de mes recherches, j'entends parler de réseaux souterrains, de chasseurs de preuves, de groupes qui traquent en Europe pendant des mois les criminels de guerre. Je sens qu'il y a là quelque chose de fort qui m'emporte immédiatement. Cette découverte est concomitante avec la parution en avril 2019 dans Libération de deux articles sur la cellule Yaqaza et la traque du « chimiste » en Allemagne. A partir de cet instant, je veux remonter ce fil, sentant soudain que tout mon travail documentaire en amont va pouvoir prendre corps sur un récit en mouvement.

Quel est le déclic qui vous fait passer du documentaire à la fiction ?

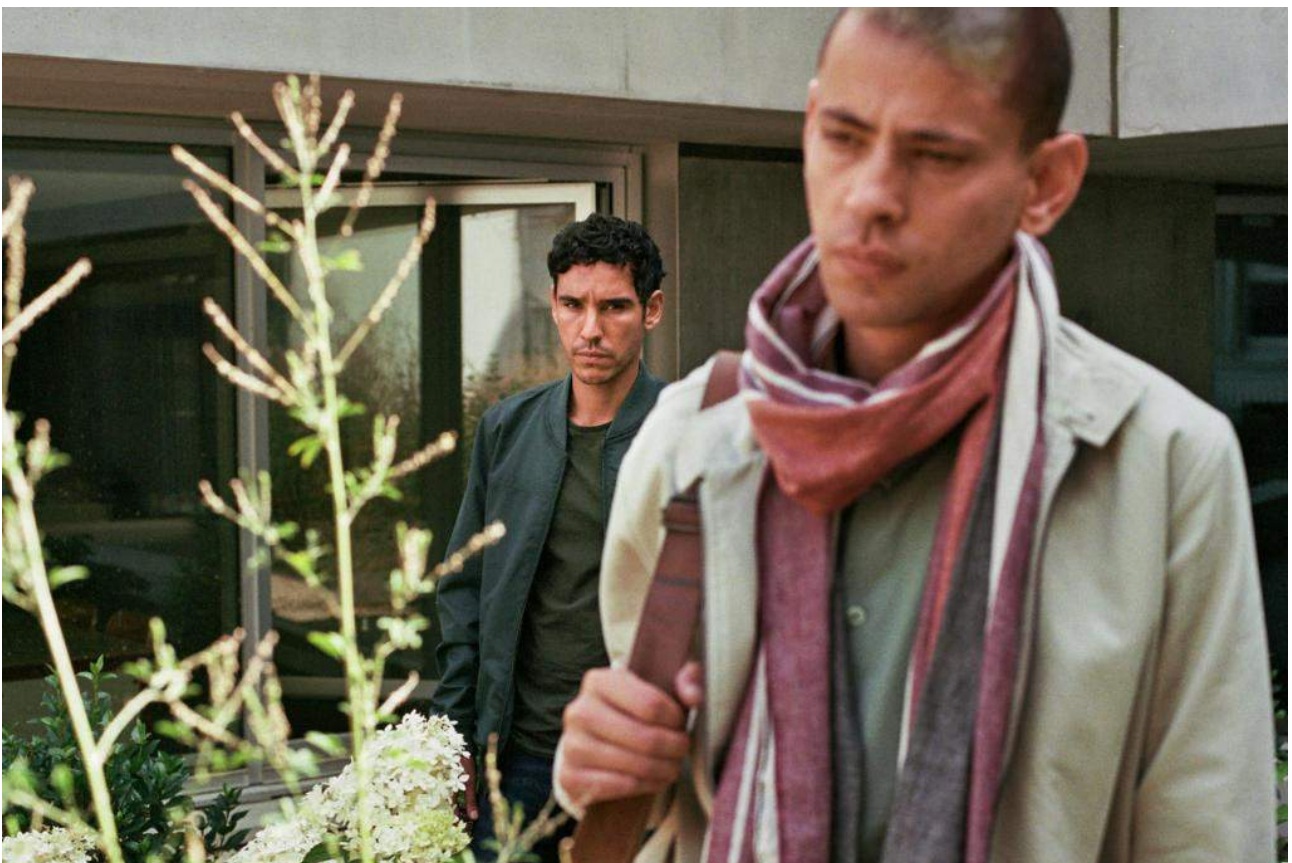
Le déclic c'est le point de vue. Je trouve par la fiction, et le choix du genre, une façon de raconter le réel qui m'a nourri. J'ai passé une année à me documenter sur les cellules, à rencontrer certains membres, à écouter des récits de filature. Grâce à cette masse d'informations, ma connaissance du sujet m'a permis de créer mes personnages, inspirés de rencontres. S'il n'a jamais existé aucun Hamid poursuivant un Harfaz, la plupart des actions, des faits et des façons d'être des personnages repose sur du concret. Les enjeux qui portent le film sont totalement authentiques : la création d'une cellule secrète, la traque en Allemagne et en France de criminels de guerre, les mois d'observation silencieuse, de filature et de doutes, le rendez-vous à Beyrouth pour authentifier la photo, le déchirement du groupe à propos des conséquences d'une arrestation sur la politique migratoire.

C'est en me documentant le plus précisément possible que j'ai fini par trouver l'angle mouvant de mon film, où la thématique des traumas pouvait coller à une intrigue reposant sur le deuil et les différents destins offerts à mon personnage. Je voulais d'abord rendre compte, par le prisme de l'intime, de la folie de tous ces haletants récits d'aventure contemporains, ces questions géostratégiques vécues par les véritables héros de notre époque qui ne sont jamais mis en lumière par les médias. C'était vraiment un enjeu important pour moi, de faire de mes personnages des héros, des héros tragiques disons, mais des héros de cinéma.

Pourquoi choisissez-vous d'en faire un récit d'espionnage ?

L'espionnage a vite relevé de l'évidence. Les exilés dont je m'inspire doivent avoir une légende. Ils peuvent être expulsés en fonction de leur pays d'origine, de leur âge. Alors ils apprennent à avoir un faux nom, un faux pays d'origine. Ils sont obligés de mentir, de faire attention à tout, de tromper sur leur identité, avec tout ce que cela comporte de risques, d'arrestation, d'expulsion.

Par ailleurs, ce que j'aime dans l'espionnage, c'est quand les personnages ne sont pas des espions. Parmi les membres de ces cellules que j'ai rencontrés, l'un était chauffeur de taxi, l'autre avocat. Mais surtout, l'espionnage c'est l'observation de l'autre, et le mensonge sur soi-même. Cela a été mes deux puissants moteurs d'écriture et de mise en scène. Le genre me permet d'amener du cinéma, de l'intensité, des enjeux forts, de sortir d'un possible film dossier au réalisme plat qui m'intéresse moins en tant que spectateur.



Pourquoi avoir fait le choix d'une approche subjective et sensorielle ?

En ce qui concerne l'approche sensorielle, il s'agit encore une fois, comme la question du genre, de certains partis pris réalistes qui peuvent produire du cinéma. Je voulais filmer l'écoute, le tactile, l'odeur en reléguant hors-champ toutes les images sursignifiantes comme la guerre ou la torture, qui n'est appréhendée que par des enregistrements. La mise en scène nous immerge dans l'intériorité d'Hamid, au cœur de ses doutes. Les sensations dans ce film prédominent telle la perception amplifiée ou déformée des sons, l'odeur de la sueur, la puissance du toucher dans la séquence où Yara le panse, ou le kaléidoscope des couleurs sur les étals du marché de Beyrouth. Le théâtre des opérations du récit, c'est le tourbillon des pensées d'Hamid. Je voulais raconter la Grande Histoire à travers l'intime d'un personnage.

Pour y parvenir, le travail sur la bande-sonore a-t-il été complexe ?

La bande-son sert à accéder au bouillonnement des pensées, à l'intensité qui se joue en lui alors qu'il ne peut rien laisser paraître. C'est l'endroit baroque du film. Cela a été un long travail de création sonore, de Sound-design, fait de gros plans sonores, d'hyperacuité, de chuchotements, de larsen et de puissance sonore. Mais il se trouve que cela résulte encore de certains partis pris réalistes. Les prisonniers syriens sont plongés pendant de longs mois dans l'obscurité totale. Cela accroît d'autres sens. Parmi toutes leurs tortures subies, une des plus fréquentes consiste à leur plonger la tête sous l'eau, ce qui a pour conséquence d'altérer les tympanes en provoquant un phénomène d'hyperacousie subie. Je ne décide pas de faire un thriller sensoriel par simple souci esthétique ou d'efficacité, mais parce que certaines données du réel que je trouve puissantes l'exigent.

Pourquoi les membres de la cellule choisissent-ils de communiquer au travers d'un jeu vidéo de guerre ?

L'explication par le réel est toujours passionnante : qu'on soit terroriste ou membre de ces cellules, il faut bien pouvoir communiquer. Or, quel est le seul endroit en ligne où l'on peut répéter quinze fois les mots « bombes », « attaques », « mort », « tuer » sans être repéré par des algorithmes ?

Comment s'est effectué le casting ?

Cela a duré plus d'un an. J'ai rencontré le maximum de comédiens arabophones entre 20 et 40 ans, dans plus de 15 pays. Et j'ai rencontré Adam Bessa, qui dégage une intensité, une

intériorité sans pareil. Il émane de lui une aura de gravité, qui permet de croire qu'il lui est arrivé le pire. Quelque chose pèse sur lui. On ressent, en le regardant immobile, les tourbillons de son esprit troublé. On a peur pour lui, et on a peur de lui, de ce qu'il peut faire. C'est cela que je recherchais pour incarner Hamid.

Comme je viens du documentaire, et que j'ai rencontré de vrais prisonniers syriens, il suffit d'une phrase ou d'un silence pour sentir la puissance absolue de la force d'un vécu aussi terrible. Et cela Adam a su le retranscrire.

Le travail préparatoire avec Adam Bessa a-t-il été long ?

En préparation de ce tournage qui allait durer quarante jours entre Strasbourg, la Jordanie et Berlin, on a beaucoup travaillé les gestes, sa démarche, sa façon de s'asseoir, de se comporter avec sa mère, etc. Les membres de cette cellule passent parfois neuf mois à traquer leur cible. Que se passe-t-il dans un corps quand on a son bourreau aussi longtemps entre ses mains ? Pour comprendre ça, on a dû travailler avec Adam un film de gestes, celui d'un personnage muet. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'il n'est pas lisse ; il a beau être calme, douloureux, je sens qu'à tout moment, il peut me surprendre, aller poignarder son ennemi ou le jeter contre le tram. Il y a en lui la possibilité de l'inhabituel et de l'inattendu. Il incarne bien le dilemme au centre du film, à savoir celui entre la raison et la pulsion. Est-il encore possible de vivre après avoir enduré tout ce qu'il a vécu ? Il y avait aussi la question de l'accent. Je ne voulais pas réaliser un énième film occidental parlé dans un arabe approximatif. Adam a donc dû travailler des semaines pour avoir le meilleur accent syrien possible.

Vous aviez repéré Tawfeek Barhom dans « La conspiration du Caire » ?

C'est drôle parce qu'effectivement je l'avais vu, mais je l'avais trouvé trop jeune, trop naïf, bref : il n'avait rien à voir avec l'aura de mystère qui entoure Harfaz. Si vous regardez bien, au début du film, Harfaz n'est qu'une silhouette. Quand j'ai rencontré Tawfeek, je lui ai donc demandé de se déplacer, d'aller chercher un café pour l'observer. Et c'est là que j'ai senti la fascination qu'il pouvait exercer et qui est celle du personnage. Il porte en lui un magnétisme réel. Tawfeek est palestinien et, quand je l'ai rencontré, il ne parlait pas un mot de français. Or, il allait devoir tourner une scène qui serait filmée en un plan de douze minutes dans cette langue. Lui aussi a dû sacrément travailler, comme Julia Franz Richter qui ne parlait pas français non plus.

Qu'est-ce qui vous a le plus interpellé dans cette histoire ?

Ce qui m'a le plus frappé dans leur quête, c'est son urgence, son absolue contemporanéité. Les bourreaux décrits existent, dans cette vie, aujourd'hui, en France et en Allemagne. Les enjeux de migration dont ils débattent sont ceux qui se jouent actuellement. Leur histoire n'est pas un miroir de notre monde, c'est notre monde.



4. Filmographie de Jonathan Millet

2024 « Les Fantômes », film de fiction

2020 « La disparition », film documentaire

2017 « Dernières nouvelles des étoiles », film documentaire

2017 « Et toujours nous marcherons », court métrage

2017 « La vieillée », moyen métrage

2012 « Ceuta, douce prison », film documentaire

5. Liste artistique

Hamid

Harfaz

Nina

Yara

Mère Hamid

Chef chantier

Le vendeur afghan

Vieil homme centre d'aceuil

Conseiller préfecture

Traducteur préfecture

La psychologue

Jalal

Hertha Berlin

Le volontaire

Le journaliste

Adam Bessa

Tawfeek Barhom

Julia Franz Richter

Hala Rajab

Shafiqa El Till

Sylvain Samson

Mohammad Saboor Rasooli

Faisal Alia

Pascal Cervo

Mudar Ramadan

Marie Rémond

Dorado Jadida

Fakher Aldeen Fayad

Janty Omat

Jacques Follorou

6. Liste technique

Réalisation	Jonathan Millet
Production	Pauline Seigland
Scénario	Jonathan Millet Florence Rochat
Image	Olivier Boonjing
Montage	Laurent Sénéchal
Son	Nicolas Waschkowski Tobias Fleig Simon Aposttoou
Musique originale	Yukse
Décors	Esther Mysius
Costumes	Anne-Sophie Gledhill